

Le « 5 à 7 » du 24 avril 2002

Comment agir sur « la citta diffusa »

avec Bernardo Secchi, urbaniste, professeur à Venise.
(La présentation de B.SECCHI comportait plusieurs photos qu'il est impossible de reproduire ici)

Jacques Marillaud : Pourquoi ces "5 à 7" ?

C'est un retour à une pratique que le Club Ville Aménagement avait déjà engagé il y a trois ans pour prolonger ses travaux et ses réflexions diffusés par des publications comme «Fabriquer la ville», l'an passé ou par des colloques comme Nantes cette année en février que nous publierons en septembre dans Urbanisme "5 à 7", donc pour ouvrir notre réflexion de professionnels sans la focaliser, a priori, sur des problèmes d'aménagement mais en manifestant notre envie d'observer les évolutions de notre société urbaine, de les anticiper en nous adressant à un public élargi.

La première de ces rencontres a été bâtie autour du travail de Bernardo Secchi que certains d'entre vous connaissent.

La suite de ces rencontres, vous avez reçu un petit programme indicatif, se poursuivra par le thème des «incivilités aux violences urbaines» avec Sébastien Roché et deux aménageurs, le 27 juin ; puis par « le principe de précautions », « la mobilité et les territoires », « les enjeux urbains des friches d'artiste ».

Ces conférences-débats seront disponibles sur le site du Club Ville Aménagement. Vous ouvrirez ce site à la rubrique « **5 à 7- Verbatim** » et dans le mois qui suivra vous trouverez un document de travail qui, nous l'espérons vous sera utile, avec la totalité de la conférence et de vos interventions.

Ariella Masboungi : Pourquoi la ville diffuse ?

Nous avons le plaisir d'accueillir **Bernardo Secchi et Laurent Théry**.

Pourquoi la ville diffuse ? Parce qu'il a semblé opportun de poursuivre le débat entrepris dans l'ouvrage du Club VA "Fabriquer la ville". **Bernardo Secchi** s'y exprime ainsi: « Messieurs, Mesdames les aménageurs, la ville n'est pas seulement celle sur laquelle vous intervenez, des « principautés », ces territoires que vous maîtrisez. La ville se développe également et majoritairement ailleurs, et vous ne vous en préoccupez pas. Quels défis cette autre ville pose-t-elle aux aménageurs et aux urbanistes ? Nous reprenons ce sujet aujourd'hui parce qu'il nous paraît essentiel de nous intéresser à cette forme de ville autrement qu'en simples observateurs mais en acteurs qui souhaitent proposer des projets pour cette ville, des projets spécifiques à cette ville. **Bernardo Secchi** nous semblait s'imposer comme l'intervenant idéal pour en parler.

Par ailleurs, parmi les sujets étudiés par le Club Ville Aménagement, j'ai conduit celui de « l'urbanisme des modes de vie », une question qui interroge l'évolution des comportements, à la fois des usagers et du marché qui pèsent fortement sur l'urbain qui n'est pas forcément la ville pensée, voulue par les édiles ou par les urbanistes. Pourtant il nous faut travailler avec ces dimensions là pour tenter de proposer un

avenir à cette ville en l'appuyant sur cet urbanisme des modes de vies, comme nous l'avons appelé. Nous avons de très grandes attentes à cet égard par rapport aux propositions que peut nous faire **Bernardo Secchi** qui n'est pas simplement un théoricien mais aussi un praticien.

Bernardo Secchi est un éminent professeur italien qui exerce depuis un certain temps à l'école d'architecture de Venise. Il a dirigé une école d'architecture à Milan, enseigne dans différentes universités : en Suisse, en France, en Italie. C'est aussi un chercheur qui a beaucoup investi sur « la ville diffuse » et souvent publié, notamment en 2000 un ouvrage au titre malicieux - c'est un homme très malicieux - qui s'appelle « première leçon d'urbanisme » ; c'est une synthèse de l'histoire de l'urbanisme et qui ouvre sur ce thème de la ville diffuse dans une attitude de projet avec des propositions stimulantes.

D'autre part, il a été aussi critique d'architecture et d'urbanisme, chroniqueur dans Casabella, a dirigé la revue Urbanistica. Mais pour un italien, ce qui est beaucoup plus rare, c'est qu'il est un praticien. Il dirige une agence avec Paola Vigano, son associée depuis au moins une dizaine d'années, où il a inventé une nouvelle manière de conduire les plans régulateurs.

Le plan régulateur se situerait entre nos anciens schéma-directeurs et nos anciens POS. Bernardo Secchi a fait de ce plan régulateur un outil qui se situe stratégie urbaine et projet urbain.. Au travers des plans régulateurs, il se donne pour objectif d'acculturer le territoire où il s'installe avec son équipe pour travailler en symbiose avec les équipes locales afin qu'il reste quelque chose ultérieurement de cette collaboration. Au travers de ce plan régulateur il assure aussi un travail d'acculturation de la population par des colloques, des publications et par une approche très neuve par rapport à la manière assez administrative dont sont menés les plans régulateurs en Italie.

Il exerce en Europe, en France maintenant puisqu'il travaille sur Rouen, Saint-Nazaire, il a été conseiller d'Euroméditerranée. Il accomplit des missions très complètes qui vont de la stratégie à la réalisation d'espaces publics, d'opérations urbaines, en Italie sur Pesaro, Sienna, Brescia, à Courtrai en Belgique.

Donc un profil assez complet, qui établit un dialogue entre la pensée et l'action.

Laurent Théry, aura le rôle de discutant face au conférencier. **Laurent Théry** a mené l'ensemble des actions urbaines sur Saint-Nazaire. Il dirige à présent la communauté urbaine de Nantes et ne peut qu'être fortement interpellé par l'intervention de **Bernardo Secchi** ayant à gérer un territoire métropolitain à grande échelle. Ce territoire a connu un investissement très fort en matière de stratégie urbaine et d'opérations centrées sur la ville consolidée et son immédiate périphérie. Or, **Bernardo Secchi** nous parlera de notre devoir d'intervention sur la ville diffuse. Nous attendons donc de l'intervention de **Laurent Théry** une réaction de responsable d'un territoire vaste dont cette ville suburbaine.

Ma question introductive à **Bernardo Secchi** : il serait intéressant qu'on comprenne ce qu'est cette ville diffuse. Est-ce notre ville suburbaine ? Est-ce l'immédiate périphérie ? Est-elle produite par d'autres mécanismes que ceux d'une ville immédiatement périphérique de la ville centre. Est-ce que c'est une ville planifiée cette ville diffuse ?

Bernardo Secchi – scénarios pour la ville européenne

Mon propos s'appuiera sur une double approche : théorique et projectuelle. En effet, la

pratique alimente la réflexion théorique et la théorie n'est qu'un échafaudage qu'on utilise dans la pratique et qu'on substitue lorsqu'il devient obsolète. Je vous énonce donc mes hypothèses qui vont à la rencontre des questions qui m'ont été posées.

1. Quelques hypothèses

Mon hypothèse principale que j'énonce d'une manière un peu radicale, et qu'il faudrait peut-être adoucir, est qu'à partir des années 50 ou 60 selon le pays d'Europe, s'est produite une rupture dans l'histoire de la ville européenne telle que s'était écrite pendant toute la modernité, à partir de la Renaissance jusqu'à la première moitié du XX^e siècle. Elle prend alors une route différente et le long de cette route on rencontre la naissance d'une ville qui est complémentaire à la ville moderne, qui ne lui est pas opposée et qu'on peut appeler la « ville diffuse ». Ces mots, « ville diffuse », ne sont pas de moi mais sans doute de Francesco Indovina, un collègue de Venise.

La ville diffuse n'est pas la périphérie de la ville moderne. Elle n'est pas quelque chose qui se construit et se fabrique autour de la ville moderne. Elle a une propre géographie très importante dans une partie de l'Europe urbaine. Mes estimations me portent à dire qu'environ la moitié de la population européenne vit dans la ville avec des conséquences soit sur le plan économique, soit sur le plan sociologique, soit sur le plan politique, très importantes dont il faudrait s'occuper.

2. la restructuration du réseau urbain européen : dispersion et fragmentation

(1) La présentation de Bernardo SECCHI comportait plusieurs photos qu'il est impossible de reproduire ici.

Voilà une image de l'Europe de nuit (1) : elle peut être difficilement réduite à l'image traditionnelle du réseau urbain en Europe, c'est-à-dire des grandes villes, telles que Londres, Paris, Hambourg, Francfort, Amsterdam et Rome, avec des satellites, l'image que nous proposaient, dans les années 30, Christaller déformée dans la réalité et qu'on trouve souvent dans les plans d'urbanisme. Cette nébuleuse de petites maisons avec jardin, d'habitude pour une famille ou deux, qui se distribuent sur le territoire apparemment sans aucune direction principale, qui profitent de l'infrastructure existante, des petits chemins agricoles, des petites ruelles, des rues plus importantes qui desservent la campagne, qui utilisent un capital fixe existant comme les lignes d'électricité, parfois les égouts et qui trouvent des obstacles seulement dans l'orographie et dans la valeur des terrains agricoles. Elles forment des régions qui se densifient petit à petit dans le temps et qui produisent un environnement dans lequel on vit comme des urbains dispersés, dans lequel surtout on ne vit pas comme des ruraux.

Par contre, si on regarde la ville consolidée, on trouve toujours plus qu'elle n'est pas le royaume de la continuité et que la ville de nos jours est toujours davantage composée de fragments. Mais si on accepte l'idée du fragment, l'idée que moi je suis différent de toi et donc que j'ai le droit d'exprimer mon identité de manière complète, les liaisons entre les gens, les choses et les activités seront établies par le territoire que jusqu'à nos jours on a appelé le vide et que maintenant on commence à appeler le parc, l'environnement, le lieu de la circulation, des loisirs, de la pratique des sports, les lieux de la promenade, du temps libre, qui dans la vie de nos sociétés est aussi important que le lieu de travail.

Si on regarde la ville consolidée encore de plus près on trouve que même dans la partie la plus dense existent des fragments aux identités différentes : dans la ville comme dans la société et dans l'économie.

3. phénomènes méconnus

On peut évidemment se demander pourquoi ce phénomène qui date au moins des années 50 ou 60 : en Italie, en Belgique longtemps avant la guerre, n'a pas été vu. En France également on ne s'en est pas aperçu mais si je parcours la Normandie, la Bretagne, les régions voisines de la Suisse et de l'Italie ou le sud, je trouve que ce phénomène intéresse la France de manière évidente.

Tous ces phénomènes sont d'habitude surdéterminés c'est-à-dire ont plusieurs causes, comme en météorologie ou dans l'« Homme sans qualité » de Musil : la première guerre mondiale était un phénomène surdéterminé par plusieurs causes avec la difficulté de dire laquelle était influente. C'est plus ou moins la même chose pour la ville diffuse.

3.1. l'émergence du sujet

Mais il y a deux ou trois choses qu'on peut et qu'il faut dire. Premièrement l'émergence du sujet, de l'autonomie du sujet, de ce qu'on appelle individualisme (bien que ce soit quelque chose de plus profond). L'idée que « moi je suis irréductible à toi » et qu'on ne pourra jamais trouver quelque chose qui soit totalement égal dans deux individus devient perceptible au début du XX^e siècle.

Je ne veux pas répéter quelque chose que j'ai déjà dit ici il y a cinq ou six ans, mais si on observe ce qui est arrivé dans le domaine des arts au début du XX^e siècle on trouve surtout dans la musique - mais aussi en peinture ou littérature - qu'on commence à écrire la musique « note par note. » La société se constitue note par note, individu par individu, chacun avec son horizon imaginaire. Cette émergence d'un sujet irréductible est l'une des causes de la dispersion et de la fragmentation. Bien entendu, il ne faut pas trop l'emphatiser. Chacun naît et grandit dans un milieu culturel avec un poids prégnant des médias. Mais l'observation de nos sociétés révèle que l'émergence de sujet connote le XX^e siècle d'une manière très évidente et très forte et cela amène une partie de la population européenne à ne plus accepter la vie organisée des grandes agrégations typiques de la ville moderne, de la ville du XIX^e. On veut sortir de la « classe », du « genre », de l'organisation.

3.2. l'émergence du corps

Deuxième phénomène que j'appellerai la « corporalité » de la ville : on est beaucoup plus attentif à nos corps aujourd'hui qu'auparavant. Nos corps étaient réprimés peut-être pendant le XIX^e ; aujourd'hui, l'observation des pratiques sociales indique une attention extrême à la corporalité, au « soi » et donc au fait que l'espace urbain est un espace que pratiquent nos corps, susceptibles à la chaleur, au froid, à l'humide, au sec, à la lumière, à l'ombre et aux autres corps. Une attention donc beaucoup plus forte qu'auparavant, à l'aspect physique de la ville, à la manière dont la ville est constituée de matériaux, au sens large du terme, qui ont des conséquences importantes sur nos corps.

3.3. l'émergence du quotidien

Troisième élément : l'émergence du quotidien. La littérature des dernières décennies est envahie par le quotidien, par la description d'une série de pratiques minimales des gens de la ville. George Perec, François Maspéro, Annie Ernaux, toute une série

d'écrivains, se sont occupés avec succès du quotidien et ce succès est fondé sur le fait qu'ils abordaient un problème au cœur de notre société. Donc une attention est portée plutôt à la manière dont les différentes pratiques des différents individus, très attentifs à leur corps, se déroulent dans l'espace urbain.

3.4. la démocratisation de l'espace

Enfin, quatrième phénomène : la démocratisation des valeurs et de l'espace. Un économiste anglais, Roy Herod, d'une manière un peu cruelle, disait que les biens dont on dispose dans une société et dans une époque déterminée peuvent être divisés en deux catégories : les « oligarchiques » et les « démocratiques. » Les biens oligarchiques sont ceux qui ont une valeur justement parce que très peu peuvent les utiliser : la baie de Portofino – il y a plusieurs sites en France de beauté égale. Ce très beau lieu, si quelques centaines de touristes l'envahissaient tout d'un coup verrait son ambiance tout à fait détruite et ce serait l'horreur. Ceci est indépendant de la valeur monétaire du lieu. Même si la baie est gratuite, sa valeur est nulle lorsqu'elle est envahie par des foules. Voilà une image très évidente d'un lieu oligarchique. Au contraire, les biens démocratiques, ma plume par exemple, ont une valeur qui ne change pas s'ils sont utilisés par une personne ou des milliers de personnes.

Dans la ville contemporaine la destruction des valeurs oligarchiques a été continue et leur démocratisation continue. Si je pense à Venise, Rome ou Paris et d'autres villes françaises, on voit bien une utilisation de la ville et des espaces urbains toujours plus démocratiques et cela nous gêne. Je dois avouer être souvent gêné par les touristes qui m'empêchent de jouir de l'espace de Venise.

Ces quatre phénomènes ne doivent pas être trop surestimés car il faut bien se rappeler qu'ils sont doués d'une certaine ambiguïté. L'émergence du sujet nous fait réfléchir à la puissance des médias, la corporalité de la ville nous amène à réfléchir au virtuel et tout ce qui appartient au monde du virtuel, la démocratisation au fait que nos sociétés ne sont pas parfaitement démocratiques, qu'on continue à produire des enclaves dans la société et dans la ville qui vont dans le sens contraire, enfin on dit qu'on a de la dispersion dans le territoire mais on sait bien qu'on a aussi des phénomènes de concentration.

4. le projet de la ville contemporaine et la ville diffuse

Face à ces phénomènes je dois dire que nous, les architectes, les urbanistes, on n'a pas compris ce qui était en train de se produire et donc qu'une partie de la ville – la ville diffuse – avec sa géographie, la géographie d'un archipel qui s'étend en Europe, nécessitait d'un effort pour la dessiner, pour la remplir de nos projets. On a préféré s'occuper surtout des grands monuments globaux, des musées, des aéroports, des grandes salles de musique, des stades...

L'architecture doit beaucoup à ces monuments, mais ne s'est pas occupée de l'ordinaire, Georges Pérec dirait de l'infra-ordinaire. Notre attention s'est surtout portée sur la manière d'agir dans la ville constituée, y compris ses périphéries, avec une politique de "*renovatio urbis*" qui a pourtant produit des résultats très intéressants. *Renovatio urbis* sont les mots utilisés par le doge vénitien Andra Gritti au XVIème siècle, mots proposés à nouveau par Manfredo Tafuri. C'est une série de projets ponctuels qui colonisent l'espace urbain et confèrent une signification voire une fonction nouvelle à toute une partie de la ville sinon à la ville entière. Donc ce sont les grands projets du XVIème siècle à Venise, à Rome, à Naples, à Gênes.

Avec des références plus proches de nous, la politique de Barcelone a été, dans un premier temps, une politique de *renovatio urbis* : le thème en était l'espace public, des

interventions ponctuelles dans les espaces publics qui ont donné une signification différente à des parties entières de la ville. La politique du Président Mitterrand à Paris, visible au travers des grands projets monumentaux tels l'Institut du monde

Arabe, le Ministère des Finances, la Bibliothèque de France, a été une politique de *renovatio*. Même la politique de Mme Thatcher à Londres était de cette nature, comme celle à Stuttgart pour la grande rue des Musées. Ces politiques ont été thématiques de manière différente, souvent en accentuant la continuité de l'espace urbain, souvent en accentuant au contraire sa fragmentation..

Je dois répéter qu'on doit beaucoup au renouvellement de la ville que ces politiques ont générées, mais on a oublié que toute une partie de la population européenne vivait dans l'ordinaire, ne vivait pas dans la ville consolidée, mais toujours plus dans la ville diffuse et on a laissé cette partie ordinaire de notre territoire européen sans projet.

C'est facile aujourd'hui, si on fait un tour dans la région autour de Venise, le Vénét, une des régions prototype de la dispersion urbaine, de dire mais c'est quoi cela ? Ces petites maisons horribles, dans lesquelles on voit tout le mauvais goût des gens qui les habitent. Mais si on n'est pas *snob*, on doit se demander qui aurait proposé un projet raisonnable pour ces régions là ?

Il faut à mon avis commencer à penser un projet pour ces régions. Elles sont immenses: toute la Belgique, une bonne partie de la Hollande, une très grande partie du Danemark, une partie de la Vallée du Rhin et de l'Allemagne ; allez voir ce qui est en train de se produire dans les pays qu'autrefois on appelait de l'Est, dans plusieurs régions françaises, dans la Catalogne, dans tout le pays basque, au Portugal, en Grèce et en Italie bien entendu, donc dans une grande partie de l'Europe.

4.1. le territoire de la ville diffuse comme un parc

Il faut se convaincre que cela porte à notre attention le fait que le mode d'implantation qu'on nomme la ville, la manière de résider sur le territoire qu'on appelle la ville, n'est pas le seul mode qu'on a pratiqué dans notre passé. Des régions entières ont toujours été habitées par des populations qui se sont dispersées dans le territoire. Jean-Jacques Rousseau disait que la Suisse était, à son époque, une grande ville diffuse. Plusieurs régions en Europe font remonter la dispersion au moins au XVIIIème et peut-être même à des périodes antérieures et dans les temps récents ont plutôt subi un processus de densification.

Dans un projet récent pour une petite région d'Italie, le Salento, avec Paola Vigano, nous sommes partis de cette considération pour proposer de transformer la région entière en un grand parc avec une série de petites villes concentrées comme des cailloux et de villes diffuses dans le parc. Donc il s'agit de se convaincre qu'il y a des régions dans lesquelles ce n'est pas nécessaire de penser une concentration et une densification très forte.

4.2. construire des scénarios

Deuxième proposition, construire des scénarios : relevant de notre métier et ses techniques. Autrefois l'urbaniste partait d'une série de prévisions ; il avait l'idée qu'on pouvait prévoir le futur dans deux sens : savoir à l'avance ce qui arriverait et construire un futur. Construire des scénarios veut dire autre chose, ne pas prévoir mais se poser la question « qu'est-ce qui arriverait si ? ». Estimer alors les conséquences et en débattre.

Ariella Masbounji avant disait que, lorsque Paola et moi nous travaillons sur une ville, nous essayons vraiment de parler, de discuter avec les gens qui sont les destinataires

de nos projets. Mais il y a évidemment différentes manières de parler avec les gens. La première est de dire : « bon, toi qu'est-ce que tu veux » et prendre note de sa réponse. Souvent tous les mécanismes de la participation se sont réduits plus ou

moins à cela. L'autre manière est de provoquer les gens disant « mais si on fait cela, attention il peut arriver que... » C'est une manière d'entamer un débat avec les gens. Le débat est chose ardue. Je vous montrerai des exemples très rudimentaires parce qu'il s'agit d'une technique très difficile à utiliser, qui requiert toute notre « moralité » : on ne peut pas tromper les gens.

Si par exemple on part d'une situation de dispersion, on peut imaginer que ce qu'on bâtirait dans les années prochaines le serait avec la densité d'un quartier HLM ou bien avec la densité d'habitations dispersées. L'occupation du sol sera différente et les habitations pourraient se disposer dans le territoire de manière différente : autour des centres urbains existants, le long des routes principales, le long de la côte. A ce stade le débat avec les décideurs, les administratifs et les habitants est à mener pour évaluer les conséquences des différents scénarios. On doit mettre la société devant ses responsabilités engageant notre « moralité ». Une des raisons pour laquelle je m'occupe de la ville diffuse est une raison politique au sens nobles du terme, c'est-à-dire qu'il faut que les habitants de la ville diffuse soient mis devant leurs responsabilités et donc leur laisser la possibilité de choisir eux-mêmes.

4.3. des projets topographiques

Il faut penser à nouveau la topographie et les infrastructures, sur tous les lieux communs qui ont été liés à la topographie et à l'infrastructure du territoire et de la ville. La topographie en premier lieu : le projet urbain a été souvent dans le passé un projet topographique dans le sens d'un projet qui a révélé la topographie des lieux.

Dans la ville de Courtrai, par exemple, une ville placée sur un parcours établi par les romains, on s'est dit avec Paola qu'il fallait que cette ville se détende et se disperse dans la vallée de la Lys, soit dotée une structure. On est parti de grands axes, aujourd'hui encore visibles et reconnaissables, de la traversée établie par les Romains et des parcours des fleuves. Il faut que ces axes réagissent à la dispersion de la ville et laisser la nature pénétrer dans la ville lui donnant une forme. J'insiste sur la forme de la ville parce que je suis convaincu que donner une forme lisible à la ville, une forme que chacun peut lire et qui est cohérente avec la topographie, est démocratique ; c'est-à-dire : j'arrive à pratiquer une ville si j'arrive à la lire, à la comprendre, à comprendre où sont les choses, si j'arrive à comprendre la forme de la ville. Ce qui ne veut pas dire que la forme doit être toujours comme une enceinte en polygone ; la forme de la ville peut-être très différente aujourd'hui.

Est un projet topographique celui qu'on a dessiné pour Genève, pour les zones autour de l'aéroport, chacun pensant qu'on allait bâtir autour de l'aéroport, cercler l'aéroport de bâtiments très importants. Au contraire, étant donnée la topographie qui monte du lac vers les grands plateaux où se trouve l'aéroport et qui monte encore vers le Jura, ces grands gradins, on s'est dit que la meilleure manière de construire est d'occuper ces gradins le long de la pente, de manière à ce que tout le monde reçoive le soleil, voie le lac et le panorama, etc ...

Avec Michel Desvigne, on a donc proposé un grand parc diagonal et disposé le long de la pente, des zones d'implantation, comme des pièces urbaines, où disposer les bâtiments des sièges d'entreprises qu'on nous demandait.

La même chose à Pesaro, territoire de vallées, de petits vallons et le fleuve qui descendent vers la ville. On a essayé alors de donner une forme à la ville en utilisant

de manière claire la topographie pour dire que ce seront les parcs qui descendent vers la ville qui interrompent la continuité de l'espace urbain (qui d'ailleurs est déjà composé par des fragments) en donnant une forme à la ville.

Encore, à Malines en Belgique le grand élément topographique est le parcours de la Dijle qui passe à travers cette ville magnifique et qui construit un espace ouvert, un grand parc qui lie les zones sportives et les bois qui se trouvent de part et d'autre de la ville. Enfin à Rouen, la ville ancienne se trouve au bord de la Seine et après une dénivellation très importante, de 70 mètres à 100 ou 150 mètres, se situent les hauts de Rouen (fig. 37). Là où la pente est faible le pavillonnaire est monté sur les Hauts, lorsque la pente est raide cela s'arrête. Alors si l'objectif est de désenclaver les Hauts de Rouen, pourquoi ne pas bâtir un parc le long de cette dénivellation ? Un parc le long duquel se trouveraient les grands équipements, universités, grands équipements sportifs, même de grands équipements commerciaux, qui lieraient les Hauts à la ville, établissant une continuité.

4.4. le progrès technique et l'infrastructure

Il faut avoir conscience du fait que la ville diffuse peut être une occasion énorme pour adopter des technologies avancées; avoir conscience du fait que la ville au XIXème a été à l'avant-garde du progrès technologiques et non la conséquence; que tous les ingénieurs, à partir du XVIIIème et dans tout le XIXème, et même l'industrie, ont vécu sur ce qu'on faisait dans la ville. Aujourd'hui non, aujourd'hui le progrès des techniques, les progrès scientifiques même, vont dans toutes autres directions : la médecine d'un côté et la guerre de l'autre. La ville au contraire ne produit plus de progrès technique.

Mais la ville diffuse offre une occasion formidable. Il suffit de penser que ce ne sera pas possible de desservir toute la ville diffuse du Vénéto, de la Belgique, de la Normandie avec des égouts tels ceux de Paris. Ce ne sera pas même utile ni intéressant de desservir toute cette diffusion avec de l'énergie électrique comme pour la ville moderne. Peut-être aura-t-on la possibilité d'avoir une architecture de réseaux différente utilisant des sources d'énergie différentes et des formes d'évacuation différentes.

4.5. un espace ouvert et non délimité

Mais le problème le plus difficile est de savoir comment dessiner l'espace ouvert, car dans notre tradition l'espace ouvert a toujours été dessiné comme un espace clos. Lorsqu'on dessine la place des Vosges, même celle de la Concorde ou la grande partie des places et des jardins, c'est toujours un espace délimité. Pour un espace qui n'a pas de limite, la question pour le concepteur est autre. Et il n'y a pas d'expérimentation en la matière.

Je vous montre à ce propos le projet pour un grand espace ouvert, un camp militaire anglais, où pendant la guerre on disposait des explosifs et qui a été transformé en un lieu pour les jeunes. C'est un concours gagné par notre agence. L'idée ici est de construire des espaces de proximité à côté des pavillons où les jeunes dorment et des parcours qui les lient. L'idée est encore d'établir des limites très faibles déterminées par l'expansion et la percolation de la nature dans le territoire ; de ne pas en dire plus que ce qu'on peut dire ; de faire attention au centre et de laisser les périmètres dans le vague. Je vous dirais, dans les années prochaines, si l'expérimentation a réussi.

Ariella MASBOUNGI : « la capacité des urbanistes à donner forme »

Je vais résumer très brièvement ce que j'ai compris. **Bernardo Secchi** lance un défi aux urbanistes ; défi qui implique d'accepter les modes de vie actuels, l'individualisme, le règne de l'espace ouvert, voire une ville diffuse hétérogène, éclatée. Le sens de ce défi concerne la capacité des urbanistes à inventer, à donner forme urbaine - expression beaucoup plus pertinente que celle de composition urbaine pour parler de ce type de territoire – interrogeant la nature même de cette forme urbaine, les technologies qui s'imposent, pour tenter d'apporter de la visibilité, de l'identité, de l'aménité, s'appuyant sur l'espace naturel, la géographie, et appelant à régénérer une créativité d'un travail sur l'espace ouvert.

C'est résumé drastiquement. Mais dans cet exposé, je n'ai pas entendu de défi lancé au monde politique. De fait il semblerait qu'il n'y ait pas souvent eu d'intervention des urbanistes sur ces territoires faute de sensibilisation et de commande politique, excepté en termes de planification relevant de grandes orientations, d'interdits.

Laurent Théry, qui n'est pas un politique mais le fer de lance du politique comme directeur des services d'une communauté urbaine, doit affronter ce territoire nantais particulièrement réceptif à la ville diffuse. Relativement plat, il est accueillant à l'urbanisation. Autour de la Loire, il réunit toutes les conditions de bonheur individuel, donc de la diffusion urbaine. Il ne semble pas, hormis le projet des rives de Loire, qu'un projet lisible pour cette ville territoire se dégage. Comment le politique va-t-il aborder cette partie, évidemment très importante du territoire urbanisé ?

Laurent Théry : « Y a-t-il une géographie en soi de la ville diffuse ? »

Il va m'être difficile d'intervenir après un exposé aussi remarquable, aussi séduisant par ce rapport établi entre la progression de l'individualité déclinée sous des formes multiples et l'idée de la ville diffuse. Je vais essayer de me situer en contre parce que je ne partage pas l'idée que la ville diffuse est un sujet autonome.

Évidemment, je vais volontairement forcer le trait pour porter la contradiction, c'est mon rôle; et d'abord sur l'idée que la ville diffuse s'analyse comme une géographie en soi en prenant appui sur ce que je connais, donc sur des exemples français et surtout de l'ouest de la France où je travaille depuis longtemps, une région particulièrement sensible à cette question de la maison individuelle et de la diffusion de l'habitat.

L'exemple de Saint-Nazaire est, à mon avis, extrêmement intéressant parce qu'il y a quinze ou vingt ans déjà on avait caractérisé cet urbanisme par le terme que vous avez utilisé « d'archipel urbain. »

Saint-Nazaire et surtout la presqu'île briantaise et tout son environnement maritime, et côtier, se caractérise par une diffusion énorme de l'habitat individuel. Cet archipel urbain est lié à la dégradation de la ville elle-même, n'existe pas indépendamment de la ville mais parce que la ville n'a pas joué son rôle de ville centre, de ville-moteur.

A partir du moment où s'est recréé une dynamique de ville, nous avons réussi à lutter contre cette diffusion, contre cet éclatement de la ville et nous l'avons combattu par la construction d'un projet pour la ville et la création d'une nouvelle dynamique urbaine

même si Saint-Nazaire n'avait pas des qualités naturelles, des qualités historiques dans cette période, pour être attractive.

A partir du moment où un projet, une dynamique urbaine ont été recréés, l'inversion du phénomène de diffusion de l'habitat individuel avec sa traduction au plan démographique s'est traduit par l'arrêt de l'hémorragie permanente hors de la ville et sa reconstruction, sa re-densification sur elle-même. Voilà pourquoi j'affirme qu'il y a un rapport permanent entre les différentes formes de ville.

Dans votre exposé, de façon extrêmement séduisante, vous nous avez montré toutes les qualités qu'on pouvait tirer de la ville diffuse, de l'articulation avec les espaces naturels, de la richesse des paysages. Moi je vous parlerai de tous les effets négatifs de cette ville diffuse.

La dégradation de l'environnement naturel, de la presqu'île briantaise est dramatique; hier, elle s'appelait la côte sauvage, aujourd'hui, elle n'a strictement plus rien de sauvage. C'est un égrènement de maisons, certaines avec vue sur l'océan mais pour tous les autres c'est une perte de qualité terrible de l'ensemble de ce paysage.

C'est aussi une dégradation de l'agriculture, un phénomène très important : l'agriculture ne peut survivre dans ces conditions à ce pullulement de la ville « de petites maisons le long des chemins » hors de son aire. Pourquoi ? Chaque agriculteur qui possède un terrain qu'il peut vendre pour la construction d'une maison individuelle tire évidemment plus de profit que s'il le vendait pour une activité agricole; ce faisant, il condamne la poursuite de son activité et crée un problème très important de développement des jachères.

Cette ville diffuse ne connaît qu'un mode de déplacement : la voiture, ou le signe de l'individualisation poussée à l'extrême que l'on retrouve ensuite avec l'encombrement, Saint-Nazaire est une des villes où le taux d'utilisation des transports collectifs est le plus faible de France.

En premier lieu: je n'arrive pas vraiment à me faire à l'idée qu'il y aurait une géographie en soi de la ville diffuse et que c'est une des formes, du moins une des formes dégradées, de l'évolution urbaine. Enfin, de la façon dont je l'ai vu se fabriquer, je ne veux pas dire que ce soit nécessairement cela qui doit arriver.

En second lieu je pense que la ville diffuse est un segment social de la ville bien particulier, très limité parce que c'est une typologie de catégorie sociale qui correspond à la famille, au couple avec enfants qui achètent une maison individuelle. Quand on le ramène aujourd'hui à ce qu'est l'organisation de la société française ou la société européenne je pense, c'est un créneau de plus en plus étroit dans la composition sociale.

Ce créneau court va un peu à l'encontre de ce que vous avez avancé sur l'individualité : et la multiplication de ces différentes formes qui implique un rapport à la concentration urbaine. Un élément intéressant tiré du recensement de 1999 à Nantes, c'est que 60% des logements sont occupés par un seul adulte. Ça correspond à toutes ces formes de multiplications, de la famille, des étudiants, des personnes âgées qui vivent seules, des gens séparés, donc toute une composition sociale intimement liée à l'existence de la ville concentrée. Donc il me semble bien que la ville diffuse elle-même n'est qu'un segment de la ville au plan sociologique.

En troisième lieu : cette ville diffuse comme une des formes de la ville doit être maîtrisée dans un système urbain général qui va de la centralité à l'individualité. Mais est-ce un sujet en soi ? Est-ce qu'il y a une autonomie de la question de la ville

diffuse ? Je pense qu'il faut la traiter comme un des éléments d'un système urbain, qui va de la centralité à la périphérie et à la ville diffuse. Bien sûr que je n'ignore pas la

ville diffuse existe, se développe et se développera, mais sa maîtrise suppose qu'on l'intègre, non pas comme un sujet en soi mais comme une des modalités, un des morceaux, une des facettes de la ville dans son ensemble.

Ariella Masboungi : « Ca part quand même ».

Cette réponse est très liée à votre politique nantaise qui est d'offrir une alternative à l'étalement urbain, notamment par le projet en marche sur l'île de Nantes pour créer une centralité à l'échelle de l'agglomération. A Saint-Nazaire l'alternative offerte par les actions sur le centre puis Ville-Port visait à créer un cœur de la ville avec les ingrédients qui vont habituellement en périphérie mais ceci n'a pas totalement freiné le processus de diffusion. Ca part quand même...

Sur le territoire nantais et sur le territoire nazairien, il n'y a pas de projet comparable à ceux montrés par **Bernardo Secchi** pour donner sens et forme à cette diffusion. Quelles perspectives avez-vous pour aller dans ce sens?

Laurent Théry : « Limiter, maîtriser ».

Notre idée, c'est de permettre l'existence de cette ville diffuse, mais en maîtrisant son développement : un, limiter, deux, maîtriser et penser aux nuisances qu'elle est susceptible d'engendrer, en créant un projet d'agriculture péri-urbaine, des projets de maîtrise des grands espaces naturels et de leur devenir sans limiter, de façon réglementaire en interdisant de construire. Donc la règle en soi n'est certainement pas le seul élément de maîtrise. Par contre lorsque l'on concevra, dans le dispositif urbain, un projet pour tous les espaces concernés, pour l'agriculture, pour l'existence d'une certaine ruralité, pour la préservation des grands espaces naturels, on pourra y intégrer ce qu'on appelle le polycentrisme, le maillage, l'organisation autour des bourgs et des villages des unités d'habitation qui répondent aux besoins de ce fragment de la société urbaine.

Bernardo Secchi : « Les responsables » .

Pas de malentendu : je ne suis pas pour la ville diffuse, je suis ni pour ni contre, j'observe le phénomène et je dis qu'étant donné son ampleur, il est difficile de n'y voir qu'une forme dégradée parce qu'on arriverait ainsi à dire qu'une moitié de la population européenne s'est dégradée et ça je ne veux pas le dire.

Donc il faut se pencher sur ce phénomène avec une certaine sollicitude et un peu de compréhension en se demandant si, nous les architectes, nous les aménageurs, nous les politiques nous n'en sommes pas responsables, et je réponds : nous en sommes responsables !

Les politiques de concentration, comme en Belgique où on tente de concentrer les interventions urbaines autour des grandes gares et des services publics, car les trains y sont les métros de région, constituent un progrès que j'approuve; mais il faut continuer plus largement car ce phénomène de dispersion s'est produit avec une ampleur telle, qu'on ne peut pas le laisser de côté comme s'il s'agissait des ordures. Il faut, quoiqu'il en soit, qu'on pense à la manière de redessiner ces espaces énormes qui ont été envahis par toutes ces maisons de mauvais goût.

Les réactions du public

Philippe Panerai, Bert Mac-Lure, Anne Querrien, Jean Yves Chapuis, Christian Devillers, Olivier Piron, Mariella Chicollone, Jean Frébault, Michèle Sustrac.

Philippe Panerai : « Un espace de renversement ».

Bernardo Secchi et Laurent Théry ont mis en évidence dans leurs analyses de la dispersion, la notion de rupture et de complémentarité; c'est essentiel de ne pas essayer d'opposer les choses et de ne pas commencer par avoir un point de vue moral sur la question.

Il me semble que, pour en connaître quelques petits fragments, ça et là, que ce phénomène, largement développé en Europe mais pas seulement, n'a pas, dans différentes régions les mêmes caractéristiques sociales que l'on observe à Nantes et à Saint-Nazaire. Il concerne une certaine forme de classe moyenne bourgeoise (couples avec enfants, etc...) qui n'est pas partout transposable car les modèles sociaux de production de la ville diffuse sont extrêmement différents selon les pays et même peut-être les régions; ce qui ne veut pas dire que ce qui a été dit sur Nantes et Saint-Nazaire ne soit pas juste mais c'est simplement que c'est une situation qui n'est sans doute pas transposable à l'arrière pays marseillais et sûrement pas à l'Italie.

Pour **Bernardo Secchi**, la ville diffuse est un espace de renversement qui consiste à ne plus penser le territoire comme l'expansion de la ville centre mais plutôt à penser le territoire dans lequel la ville centre se situe avec les centres nouveaux, etc... ; c'est un renversement de la pensée qui est assez stimulant et qui, d'une certaine façon, me semble appeler un changement du mode de travail ou de nature du travail de l'urbanisme : ce n'est plus la question du projet urbain mais de ce qu'on appelle plus ou moins bien, peut-être, la question du projet territorial.

Ne plus penser le projet à partir de la ville mais l'appréhender par un autre côté, à partir du territoire dans lequel est la ville. Deux remarques à ce sujet : je me demande d'abord si cette question là n'est pas à une autre échelle la question que Cerda s'était posé avec lucidité à Barcelone vers 1848, à la différence des architectes qui pensaient l'extension de la ville ancienne avec quelques figures, lui avait pris tout le territoire pour son projet en se disant : dans tout ce territoire, un des quartiers futur c'est la ville ancienne. Je trouve que c'est une pensée, avec un changement d'échelle considérable, qui est assez stimulante.

Seconde remarque : la Belgique c'est la même population que St Paul au Brésil; ça commence à poser quelques questions : Qu'est-ce que c'est que 15 millions d'habitants ou 17 millions d'habitants plus ou moins rassemblés. Qu'est ce que c'est qu'un tel rassemblement de capital financier et industriel dans des régions, je crois, équivalentes. Quelle appréhension de tels phénomènes ? Comment les gérer ?

Bert Mac-Lure : « Dans les Alpes Maritimes, on approche de la fin ».

En prolongeant ce que vient de dire **Philippe Panerai**, je constate qu'on est parti vers la ville diffuse avec l'idée de partir vers la campagne, d'avoir un peu plus d'air, d'avoir plus de m², d'avoir un petit jardin, etc., et développement massif aidant, on en est arrivé à vivre à 20 ou 30 kilomètres de son lieu de travail et d'avoir à la fois une

grande qualité de vie et un travail dans les concentrations d'emploi comme Aix en Provence, Sophia Antipolis ou les autres villes des Alpes Maritimes.

Aujourd'hui, les Alpes-Maritimes sont remplies, et il n'en reste vraiment pas grand chose quand on regarde les photos aériennes; avec une situation de blocage chronique où on ne peut plus circuler du tout; le seul moyen de résoudre tous ces problèmes serait les moyens de transports collectifs, du type tramway. 6 ou 7 autorités organisatrices de transport y réfléchissent, chacune dans un coin, confrontées à un tissu qui n'a pas été conçu pour être desservi correctement par les transports collectifs.

Pourtant il faut en faire et en faire rapidement, mais toute la qualité de vie qui était le motif de ce départ vers cette ville diffuse, aujourd'hui devient le bâton avec lequel les gens se font battre. Dans les Alpes Maritimes, autour d'Avignon, de Marseille, d'Aix en Provence, on habite dans un petit secteur résidentiel et on circule en voiture sur des chemins de 3,5 mètres à 60 à l'heure si on veut maintenir un temps de 40 mn pour aller à son boulot à 15 kms. La qualité de vie n'est plus là, les déplacements sont dangereux et lents. On a vraiment du mal à voir ce qui subsiste de la qualité de vie après ce type de débordement.

En Italie, on est au milieu de ce processus d'étalement et de diffusion; mais dans les Alpes-Maritimes on approche de la fin. Autour de tous les grands axes d'urbanisation du Sud-Est c'est la même situation et en région parisienne on n'en est pas loin non plus : on commence à voir des comités de résidents qui demandent des quartiers tranquilles, des villages tranquilles, pour écarter la circulation, le trafic de transit.

En urgence, il faut trouver des solutions qui n'existent pas aujourd'hui et ça passe par cette clarification spatiale, sujet qui avait un peu disparu des préoccupations depuis la décentralisation. Il faut vraiment de l'innovation, de l'expérimentation.

Anne Querrien : « Penser l'intervalle ».

Je m'inscris un peu dans la suite de ce que disait **Philippe Panerai** sur le fait de changer le regard sur le territoire. Je pense à la ville de Guingamp dans les Côtes d'Armor où j'ai passé mes vacances quand j'étais gamine. Mes grands-parents avaient une maison dans le centre ville et on faisait des ballades à pied. A l'époque il y avait des hameaux partout, le territoire était ponctué de hameaux. Il y avait un territoire productif agricole, avec des distances pas très grandes, de l'ordre d'une heure, entre les différents lieux habités. Maintenant, à une heure à pied depuis le centre ville, l'espace des premiers hameaux d'autrefois est complètement rempli de manière suburbaine. Si on veut retrouver une espèce de distance, une respiration, qu'on a réellement connue – je suis vieille mais pas encore trop, il y a des gens beaucoup plus âgés qui ont encore plus eu cette expérience – on est forcé de prendre la voiture et d'aller plus loin. A une heure en voiture on se retrouve dans la ville d'à côté, et même dans la capitale régionale !

J'ai été très sensible à ce qu'a dit Bruno Secchi sur les événements marquants du paysage, sur la crête à Rouen. Dans ce paysage rural, qui était dans l'ensemble un paysage productif, il y avait des moments qui étaient eux sauvages, et qui étaient d'ailleurs le but de nos promenades quand ce n'était pas la famille ou les cimetières. Il y avait des espèces de bois, des endroits non cultivés où la roche affleurait ; dans les développements récents ces lieux sauvages sont devenus les plus prisés et ils ont été complètement détruits (cf. le lieu dit le Roudourou à Guingamp).

Il me semble qu'il y aurait à réfléchir sur la longue durée de la dispersion de l'habitat et

des établissements humains. Dans la ville diffuse, on peut voir la dissolution de la ville centre. On peut aussi observer le retour de dimensionnements ruraux, archaïques, anthropologiques, caractéristiques de l'aire culturelle où nous vivons : telle ou telle région, l'Europe. Les archéologues nous apprennent qu'au haut moyen âge le semis des espaces habités, dans le Berry par exemple, était très diffus, avec une hiérarchie quantitative et fonctionnelle où on voit déjà poindre les villes et les métropoles d'aujourd'hui. Ce semis montre la distance et la relation, l'intervalle praticable dans l'espace habité.

Il y a peut-être une « dimension cachée » de l'urbanisation, comme le suggère le livre de E.Hall, des intervalles praticables qui configurent l'espace, autant que des centres à partir desquels s'opèrent une diffusion.

Jean-Yves Chapuis : « L'espace ouvert, c'est le plein ».

Quand j'étais adjoint à l'urbanisme de la ville de Rennes je travaillais sur la ville constituée ; il y avait toujours un peu un mépris pour ce qui se passait autour d'elle : les lotissements : « Nous on fait du projet urbain, des opérations de qualité, on met en place le concept de maîtrise ouvrage urbaine, et ce qu'il y a autour, ce n'est pas terrible... ».

En prenant ensuite la responsabilité de vice-président aux formes urbaines de la communauté urbaine, je suis passé de 5.000 hectares à 65.000 hectares et je me suis rendu compte que le paysage occuperait, même avec l'urbanisation, entre 2/3 et 3/4 de l'ensemble du territoire.

La ville constituée comme dit **Philippe Panerai** est prise dans cette nouvelle ville qu'il faut maintenant regarder d'une façon différente pour y travailler avec les politiques parce qu'ils n'y ont pas encore beaucoup travaillé (ma délégation, personne ne la comprend pour l'instant...) mais aussi avec les urbanistes qui ne se sont pas encore intéressés à cette importante notion : l'espace ouvert.

Je tente donc de créer la culture urbaine sur l'agglomération qui fait défaut en invitant des experts, comme **Michel Corajoud** qui dit aussi que le paysage est monument, comme **Yves Challas**. Une révolution culturelle commence : jusqu'à maintenant les schémas directeurs se faisaient avec des pleins, et du vide pour tout ce qui n'était pas construit. Or dans notre réflexion sur la ville territoire, la ville diffuse on doit dire au contraire comme **Laurent Théry** que les pleins représentent l'agriculture partie prenante de ce nouveau paysage urbain, avec les parcs à venir, leur organisation en fonction du temps libre . Professionnels et politiques, doivent véritablement investir cette nouvelle ville.

Ariella Masbounji

Comment organiser ces futures missions pour les professionnels ?

J.Y Chapuis

Ces experts sont écoutés par 150 à 250 élus, intéressés à titre collectif en tant que responsables publics mais aussi à titre personnel pour leur propre culture : c'est déjà un signe qui montre qu'on essaye d'aborder un peu différemment les choses; on a aussi créé un directeur général des services techniques à Rennes-Métropole et je suis en train de réfléchir à la notion de maîtrise d'ouvrage urbaine sur cette ville territoire

qui sera différente de celle de la ville constituée parce que le pouvoir .y est différent, plus axé sur le pouvoir de conviction.

Dans ce nouveau cadre, il faut garder la notion de projet urbain en lui trouvant une nouvelle définition pour l'agglomération et nous interroger : quelle maîtrise d'ouvrage urbaine ? Quelles sont les missions à développer ? Et ne rien bloquer comme propose **Laurent Théry**. Ce que les lois découragent : comme on les produit actuellement, il faut les mettre en application, suivre les procédures, en dépensant beaucoup d'énergie et d'argent alors que la réflexion en amont est insuffisante.

On a déjà assez de lois : la loi foncière de 1967 était suffisante, et la loi SRU ne rajoute rien, et c'est d'un compliqué ! Ca tue même l'action publique au contraire de notre réflexion actuelle qui me paraît fondamentale.

Ariella Masbounji.

Voilà qui nous ramène au sujet du **Club Ville Aménagement** : la responsabilité de l'aménageur et de la maîtrise d'ouvrage, dont on n'a pas beaucoup parlé jusqu'à présent.

Christian Devillers « Un regard élargi ».

Bernardo Secchi est resté un jeune homme d'avant garde que je vais toujours écouter avec cette attente : que va-t-il dire qui puisse nous ouvrir de nouvelles voies sur la manière de faire le projet urbain en prenant de la distance par rapport à une approche un peu XIXemiste, un peu collé à la ville traditionnelle ?

Et je suis assez frappé de voir que ce qu'il propose, c'est en fait à la fois différent et pas très différent, et je pense que c'est bien .

J'adhère tout à fait à la façon dont il a présenté ce qu'on a appelé projet de territoire par rapport à projet urbain : avec **Jean-Yves Chapuis**, on est tous d'accord pour « garder la notion de projet urbain sur ce territoire », pour ne pas abandonner cet espace sur lequel on avait une responsabilité, qu'on avait mal assumé.

Au fond l'important, c'est d'abord la conscience de cette responsabilité et ce sont ensuite les conditions d'exercice de cette responsabilité, qui ne vont pas de soi.

Pourquoi beaucoup de ressemblances ? Je crois d'abord que **Bernardo Secchi** regarde le territoire ou cette grande ville diffuse, au fond, comme il a toujours regardé la ville et comme nous l'avons toujours regardé mais que simplement son regard s'est élargi ; il a pris en considération des phénomènes qui ne sont pas seulement quantitativement différents, mais le quantitatif produisant du qualitatif, deviennent aussi des changements qualitatifs

Parler de la lisibilité, de la forme urbaine, c'est au fond poser la question essentielle de la ville moderne depuis la Renaissance.

Parler de la topographie, avec ces exemples, c'est toujours poser la grande question urbaine de l'infrastructure, de la forme moderne des réseaux de communication et de transport, et au fond on est déjà là dans une pensée de l'espace public... avec des autoroutes à la limite .

Au fond ce qui nous différencie simplement d'une approche purement planificatrice des circulations c'est que pour nous, désormais, au travers de la notion de projet urbain, ces réseaux sont la forme de la ville et pas seulement les moyens d'y circuler ; ils y produisent en effet des espaces, de l'habitat. Malgré le changement d'échelle, au fond, nous parlons toujours de la même approche.

Dessiner l'espace ouvert ? Avec le concept de ville émergente, on me disait que ça n'avait plus d'intérêt de dessiner l'espace ouvert. Le dessiner, représenter ce territoire comme un parc ou comme de grands espaces permet d'affirmer, comme disait **Laurent Théry**, une politique volontariste constituée de l'agriculture suburbaine, des grands parcs, avec protection des espaces naturels, et sans renforcer les interdictions, pour constituer ces lieux comme des lieux habitables, des lieux où s'exercent la volonté publique, la responsabilité collective et qui ont une forme et qui sont maîtrisés, et qui sont dessinés, et donc qui sont exactement le contraire de la notion de chaos, d'abandon, de spontanéité, de mécanisme automatique du marché ou des logiques sectorielles.

Dessiner la ville comme un artiste, ce qu'ont toujours été les grands urbanistes, et la dessiner comme Jackson Pollock ou Cy Twombly (**1**), c'est adopter le mode de composition du «note à note», du fragmentaire, de l'éclaté. C'est un mode de composition évidemment, où s'affirme une esthétique de la représentation qui me paraît extrêmement importante car cette approche s'oppose à l'urbanisme schématique, même si je trouve ces dessins un peu esthétisant. Entre nous, c'est très chic, très beau...

Pour mettre en œuvre cette esthétique de la représentation d'un territoire, encore faut-il que ce territoire existe comme représentation possible, avec donc, une dimension politique.

Ce qui change, qui doit changer et qui va changer encore plus, c'est sans doute ce qui se passe avec **Jean-Yves Chapuis** : il n'est plus l'élus à l'urbanisme d'une ville de 200.000 habitants sur 65.000 hectares. Aussi, d'un seul coup il peut y avoir un projet de territoire tout simplement parce qu'il peut y avoir une commande de ce projet de territoire. Sur la plaine Saint-Denis, une fédération de communes de banlieue d'un seul coup, a fait émerger des projets sur des territoires qui, jusqu'alors étaient impensables au sens propre du terme, pour la seule raison qu'ils étaient des interstices entre plusieurs territoires communaux.

Olivier Piron : « Si le réel repéré va se faire voir ailleurs ».

Comme l'a souligné **Bernardo Secchi**, pour agir sur le réel il faut le repérer et il faut l'accepter.

Le philosophe français Clément Rosset va dans le même sens dans son livre « Le Réel et son Double » qui commence par : «rien n'est plus difficile que notre faculté à repérer le réel si ce n'est celui de l'accepter».

Mais souvent le réel repéré est prié d'aller se faire voir ailleurs... Si on l'envoie se faire voir ailleurs on ne peut pas le traiter. L'important est d'abord de l'avoir repéré.

Quelques études faites autour de Marseille, dans des villes de la méditerranée, constatent que bien des plans officiels nient l'existence de cet espace. Comment faire, dès lors, pour y travailler ? Impossible...

Mais je voudrais dire que je suis quand même un peu réticent à l'utilisation de l'expression « projet urbain » quand on change complètement d'échelle car les points forts y ont une qualité naturelle et relèvent des valeurs de protection. La protection est un mode d'aménagement, on est donc bien dans une attitude de projet mais qui concerne un projet de territoire. Ne discutons pas trop des mots mais faisons attention à ne pas mettre sur une fausse piste des gens, qui commencent peu à peu à comprendre le mot «projet urbain».Le raisonnement par analogie continue à se faire mais s'applique à d'autres points forts : ces espaces ouverts ou ces espaces dans lesquels les maisons s'invitent, et qui ne sont pas des délaissés entre les maisons.

Mariella Chicollone : « Un projet fort persiste malgré tout ».

Ancienne élève du Professeur Secchi, je vis en France depuis 11 ans, j'ai essayé d'y « faire la révolution du Professeur Secchi ». J'ai eu beaucoup de difficultés et un certain malaise, comme pour le projet urbain de Mantes la Jolie où l'on trouve la ville diffuse, le grand ensemble de Val Fourré, le centre ville ancien et des petits centres avec des petites ruelles : il fallait lier tout ça.

On a fait un projet urbain très bien dessiné, beaucoup de vert, beaucoup de parcs urbains, mais qui a été perçu comme un exercice formel; le seul résultat positif c'est que cet exercice s'est ancré à l'intérieur de l'agence d'urbanisme qui a, à son tour essayé de le faire passer et a rencontré les mêmes difficultés que moi, d'ordre politique, financier, des actions à court terme ou déjà engagées.

D'une manière générale c'est la possibilité de faire des projets à grande échelle qui manque dans ces grandes villes dispersées, même si dans cet exemple de Mantes la Jolie, l'idée de ville est cependant restée avec les grandes lignes de force du projet.

Jean Frébault : « Travailler à plusieurs échelles ».

Avec une expérience d'aménageur dans une ville diffuse planifiée – l'Isle d'Abeau – , je voudrais m'inscrire dans ce qui a été dit notamment par **Jean Yves Chapuis et Olivier Piron** : pour faire du projet on ne peut pas transposer sur ces territoires ce qu'on fait sur les villes constituées.

Un tout autre regard est nécessaire pour pratiquer le changement d'échelle qui est en fait un travail à plusieurs échelles. L'idée qu'on se fait du projet au sens opérationnel du terme qui se fonde sur une concentration dans un espace assez délimité de moyens lourds en matière grise, en financement foncier, est une idée inadaptée dans une configuration totalement opposée où l'on est confronté au diffus.

Le projet de territoire - on a beaucoup utilisé ce terme à l'Isle d'Abeau- appréhende un territoire non autonome, comme l'a dit **Théry**, qui reste à structurer dans ces relations avec les autres territoires, notamment les éléments de centralité, la dimension paysagère et ces fragments, fondamentale- ce n'est pas le résiduel de l'urbanisation- car elle fait le lien entre les éléments péri urbains qu'a très bien décrit Bernardo Secchi, et donne la cohérence, qui fait énormément défaut

Je pense aussi qu'il faut travailler à des petites échelles parce qu'il y a des déficits de lieux de vie, ou d'éléments de centralité périphérique.

Il y a enfin ce problème auquel les urbanistes ne peuvent pas répondre : les déplacements, la mobilité, le taux de captivité énorme par rapport à la voiture. Comment dans la ville diffuse existante peut-on ouvrir un peu les choix ? Quelles sont les conditions, notamment de densification ponctuelle, qui permettraient aux transports en commun d'irriguer un peu plus ces quartiers.

Voilà quelques questions qui n'ont rien à voir avec les pratiques habituelles des aménageurs...

Michèle Sustrac : « Evitons la brutalité »

Je retiens de ce que nous dit **Bernardo Secchi**, une transformation du métier de l'urbaniste, et sans doute un effacement de l'architecte devant l'urbaniste. Ce qui nous est proposé est la redécouverte du territoire, c'est à dire une très grande humilité par rapport à l'intelligence d'un site qu'il suffirait « simplement » de révéler, de re-lie, avec son histoire, son épaisseur, la succession de ses formes, la trace des « divers modes de l'occuper et de le vivre »...

Ce que les représentations si fines et si belles à regarder, de cette province habitée du sud de l'Italie, nous livrent - nous plaçant à la fois dans un cheminement au plus près du réel et à la bonne distance de la réinterprétation qui en est faite, où la justesse de la vision opérée avec l'esthétique, - c'est comme un retournement de nos pratiques les plus récentes, un discours et une méthode qui disent :

« Tous ces territoires où nous avons à intervenir sont déjà depuis très très longtemps travaillés par l'homme et les interventions brutales ou « totales » qui font notre désespoir aujourd'hui - sont à écarter même quand il y a de l'espace, dans les zones de faible densité, où le maillage est lâche et où la trame agraire est encore présente.

Nous avons voulu remplir des vides, combler des manques alors que l'histoire d'un lieu ou d'un territoire plus vaste se mesure à l'aune de ses multiples occupations et, avec et dans le temps.

C'est cette réflexion sur la modestie de notre travail, par rapport à ce qui est, à la force d'un site, d'un paysage, d'une réalité vivante, qui me semble essentielle dans ce que réalise Bernardo Secchi.

C'est un autre regard et une posture de travail pour l'urbaniste, qui renoue avec la géographie, l'histoire et... l'art, autant que toutes les autres disciplines du territoire.

Ariella Masbounji

Beaucoup de réactions, de questions ; il faudrait essayer de les relier en focalisant sur les dimensions apportées par **Jean Yves Chapuis** qui concernent **le Club Ville Aménagement** : en quoi peut-il y avoir une intervention volontariste initiée par la puissance publique qui concernerait le monde de l'aménagement pour donner forme à cette ville diffuse ? Par l'intervention sur les fragments ? Par une mobilisation sur les infrastructures ?.

Quel message faire passer pour inciter à une mobilisation plus forte sur ce type de territoire ?

Bernardo Secchi : « l'addition à payer ».

Je dois avouer que la raison pour laquelle je m'occupe tellement de la ville diffuse est en partie une raison politique. La conséquence grave du fait qu'on ne s'est pas occupé de cette partie de notre territoire européen est que la population qui vit dans ces territoires nous présente l'addition à payer Et cette addition ne me plaît pas, c'est personnel, mais elle ne me plaît pas.

Ce serait intéressant de faire pour la France le bilan que j'ai fait pour l'Italie: il est clair qu'on n'a pas donné de réponses à des gens qui avaient des demandes et je trouve que nous, intellectuels, nous en sommes responsables ; j'ai des responsabilités et je ne suis pas seul.

Pour arriver à comprendre cela, il faut arriver à discuter avec les politiques, les administrateurs, les gens, les fonctionnaires, et pour arriver à en discuter, il faut être un peu suggestif ; voilà pourquoi nous dessinons ainsi... « un petit peu chic ». Pas pour la recherche du chic en soi mais parce que les dessins des urbanistes ont toujours été moches, tellement incroyablement moches que personne n'avait envie de voir ces dessins-là ; personne ne s'en occupait, personne ne regardait... et personne n'avait donc la moindre idée de ce que voulaient exprimer ces dessins là !

Alors, il nous a semblé nécessaire d'utiliser les moyens qui sont les nôtres parce que nous avons toujours bien dessiné. Je réponds à la critique : bien dessiner n'est pas rechercher « le chic ».

Je suis convaincu que la ville diffuse a ses contradictions et que, dans plusieurs régions d'Europe, elle est arrivée à sa contradiction ultime : à un moment donné, on vit dans la ville diffuse d'une manière qui est pire que celle qu'on a dans la ville constituée. Pourquoi ?

Petite approche scientifique, très brève mais vous me comprendrez : on a toujours étudié l'hydraulique des tuyaux, dans l'étude du trafic, dans une analogie avec l'hydraulique, mais on n'a jamais étudié l'hydraulique des éponges !

Faites attention, parce que ce n'est pas pour rigoler que je dis ça ! Il y a des phénomènes, des percolations, des infiltrations, qui sont très intéressants, pas simplement au plan de l'infiltration ou de la percolation de la naturalité mais aussi au plan de l'infiltration de la percolation des voitures, des motos, des autres véhicules.

Je sais que l'on peut faire des modèles et expérimenter, qu'un tissu urbain qui est comme une éponge réussit à desservir un trafic comme une autoroute mais dans des conditions différentes, avec des temporalités différentes et avec des possibilités de contacts sociaux tout à fait différentes.

Voilà un grand thème qu'il faudrait étudier très sérieusement et qui ne l'est pas du tout: car si on veut essayer d'amener la ville diffuse à être comme la ville consolidée avec des routes, hiérarchisées, on n'y arrivera jamais.

Troisième réponse. J'ai donné une conférence, il y a trois ans, au titre extrêmement provocant "l'architecture sauvée par l'urbanisme" dans une école d'architecture. Mais je crois vraiment que l'architecture contemporaine est coincée dans un cul de sac parce qu'elle a perdu son principe de légitimation qui était le pape, qui était le roi, qui était la bourgeoisie.

Avec la démocratisation des valeurs dont je parlais, il est difficile de trouver le principe de légitimation de l'architecture qui est devenue une activité très esthétisante. qui se révèle incapable de parler aux gens et surtout de les convaincre.

C'est pour cela que je dis qu'il faudrait reprendre les concepts utilisés dans le passé mais d'une manière différente. Par exemple, ce concept de topographie : si on réfléchit à des régions, à des territoires plutôt vastes, il est fascinant de dessiner avec la topographie de ces régions, même avec une région plate ; ce n'est pas un problème de dénivellation, et bien on a une topographie plate qui permet de faire des distinctions dans les différents types d'espace. Je trouve que ça a été une catastrophe pour le projet d'urbanisme et pour le projet d'architecture de l'abandonner au lieu de l'utiliser dans des expérimentations.

Concernant le dessin des espaces ouverts, ces dernières années, on a pu voir de très beaux dessins à Barcelone évidemment, mais aussi à la Réunion, à Lyon, mais on a dessiné des espaces ouverts qui sont à l'intérieur du tissu urbain et on a très rarement dessiné, imaginé des espaces ouverts qui soient utilisables par les gens, mais sans limites, sans bordures, car c'est difficile à imaginer.

A contrario, si on regarde ce que l'agriculture a dessiné dans nos paysages, on voit des dessins formidables. Comment traduire par imitation ces dessins nés de l'agriculture en espaces ouverts destinés aux pratiques sociales de la société

contemporaine, pour qu'ils soient vraiment ouverts. Voilà encore un thème formidable !

Pour dessiner les infrastructures, les espaces ouverts, la topographie de la ville, on a déjà tous les instruments pour dessiner cette ville diffuse et la porter à être une ville différente de la ville consolidée, de la ville moderne traditionnelle, mais en lui conférant la même dignité.

Vous savez bien que cette ville diffuse est pleine de centralités, de centres commerciaux, d'équipements sportifs et que les gens n'utilisent plus comme hier. Le recensement français nous a indiqué le pourcentage de ceux qui le matin, partent pour une destination différente du matin précédent ; comment augmentent les déplacements de nuit par rapport aux déplacements de jour, ou encore ceux des jeunes par rapport aux déplacements des adultes ou des vieux, et les déplacements de loisir par rapport aux déplacements de travail.

Ces changements dans la structure sociale, dans le fonctionnement de la société, il faut en tenir compte, et arriver à les traduire dans un projet différent du territoire, celui de la ville diffuse comme de la ville consolidée parce qu'il n'y a pas d'opposition entre ces deux villes.

Évitons, j'insiste encore, de créer une opposition qui n'existe pas ; évitons que les gens qui habitent dans la ville diffuse ne soient abandonnés, oubliés par les politiques et les intellectuels car nous risquerions alors d'avoir à payer la facture...

- (1) L'idée de « dynamique continue » a joué un grand rôle dans la tendance américaine à « l'expressionnisme abstrait » qu'illustre l'œuvre de **Jackson Pollock** (1912-1956) : abstraction informelle libre où la couleur tombe goutte à goutte, ou encore « dégouline » sur la toile. **Cy Twombly**, lui, a pratiqué un graphisme qui semble au premier regard proche des débuts d'écriture d'un enfant (griffonnage – gribouillage). Maladresse volontaire : c'est un germe d'écriture, gauche avec ratures ou prime le geste. Ce que ces deux références mettent en évidence c'est la dynamique continue d'un geste qui ne s'achève pas, et qui s'inscrit dans l'absence de limites spatiales et temporelles de l'œuvre. Elles semblent donc particulièrement bien choisies pour caractériser et la lecture que fait B. Secchi de la ville diffuse et ses projets sur ce territoire ouvert et mouvant.

A lire :

- portrait de B. Secchi par Thierry Pacot dans Urbanisme mai/juin 1999 n°306